tranzistor

L'INFO DES MUSIQUES ACTUELLES EN MAYENNE

MUSIQUE & VIDÉO

édito

J'adore les clips. Ce lien magique qui se noue entre vidéo et musique. Il y a parfois quelque chose de mystérieux dans la façon dont un son résonne avec une image. Sans qu'on ne sache vraiment qui apporte quoi, qui sert qui et vice-versa… Il est des chansons qu'on aime uniquement pour leurs clips. Et des images que l'on ne pourra jamais dissocier des musiques qui leurs sont liées.

J'adore les clips donc. Mais j'ai un léger problème avec eux : lorsque j'écoute de la musique, que j'aime de préférence, je ferme les yeux. Direct, c'est extinction des feux. Embêtant, n'est-ce pas ? Mais que faire ? Clore les mirettes me permet de conserver les oreilles bien ouvertes, et d'entendre *vraiment* la musique, sans parasite. Pour ne pas me laisser distraire en concert par l'affreuse chemise à fleurs du chanteur, la coupe chelou du bassiste ou les mimiques super comiques du batteur, je fais le noir. Je me fais mon film. Des images plein la tête, et ma trombine en guide de bobine.

Nicolas Moreau

Tranzistor #51

Tranzistor est une publication de Mayenne Culture : centre administratif Jean Monnet // 25 rue de la Maillarderie - BP 1429 - 53014 Laval cedex // ISSN 1968-2360 // Directeur de publication et de rédaction : Baptiste Clément // Rédaction : Nicolas Bir, Martin du Peuty, Adrien Fournier, Julien Gautier, Antoine Gautreau, Timothée Gigan-Sanchez, Jean-Charles Hameau, Rémi Hagel, Maxime Hureau, Vincent Hureau, Antoine Huvet, Raphaël Juldé, Yoan Le Blévec, Romain Lepage, Nicolas Moreau, Manue Rota, Delphine Raimbault, Sophie Santoni-Haeussler // Images : Icecream (couverture, p. 6 et 7), Matthias Picard (strip), Lionel Serre (p. 9 et 10), Alexis Horellou (p. 19) // P.A.O : Antoine Gautreau // Photogravure : Imprim'services // Impression : conseil général de la Mayenne // Tirage : 3200 ex. // Merci à Mélanie Planchenault, Olivier Get Up, toutes les personnes qui ont contribué au dossier de ce numéro, French Cowboy, L'Autre radio, Bajka et Les Espoirs de Coronthie // La citation du numéro : « De Sancho Panza à Chewbacca, le clip se range aux côtés de ceux sans qui rien n'aurait été possible et qui pourtant ne sont que faiblement illuminés par les feux du succès » (Jullier et Péquignot).

Cette publication s'intéresse aux musiques dites « musiques actuelles ». Ce terme, initié par le Ministère de la Culture, regroupe toutes les esthétiques musicales à l'exception des musiques classiques et contemporaines. Ces courants sont issus du jazz, du rock, du mouvement hip hop, des musiques traditionnelles… et rencontrent des problématiques similaires concernant la création, la répétition et la diffusion.

Lo'jo à Loiron le 12 octobre.

© Denis Dailleux

À l'ouest, du nouveau

Promesse de beaux instants à venir, la rentrée culturelle est aussi l'occasion de constater que l'offre de concerts « musiques actuelles » est loin de se limiter aux salles spécialisées et aux festivals. À Loiron, Villaines-la-Juhel, Évron ou Ernée, les saisons culturelles intercommunales font aussi la part belle à la musique. « *Cela représente environ un tiers de nos propositions* », atteste Mélanie Planchenault, responsable du **service culturel du Pays de Loiron**, qui inaugurera cette année une salle de spectacles flambant neuve. Terminés les montages techniques dans des salles des fêtes qu'il fallait aménager en un temps record… Ce nouvel équipement, baptisé « Les 3 Chênes », sera doté d'une scène de 12m par 18, entièrement équipée. Limité à 236 places, le lieu se veut intimiste et convivial.

Pas de têtes d'affiches en prévision donc, mais des artistes singuliers et talentueux. Voguant entre jazz, chanson, folk ou musiques du monde, la programmation de la saison est volontiers découvreuse : « *nous avons un public curieux*, explique Mélanie. *J'essaie aussi d'être curieuse dans mes découvertes* ». La programmatrice « piste » les projets hors cadre, inédits. Comme Birds on a wire, projet parallèle de la chanteuse de Moriarty, accueilli à Loiron le 8 novembre. Ou le Quarteto Gardel, formation rare réunissant des pointures du jazz sans œillères, dont l'accordéoniste Lionel Suarez, déjà croisé à Loiron l'année dernière. Autre habitué des lieux, Lo'Jo viendra en octobre pendre la crémaillère de la « nouvelle maison de la saison culturelle », accompagné sur quelques titres de musiciens de l'école de musique, étroitement associée au projet. La fête s'annonce belle !

hein !?!

Entrées de saison

Démarrage de saison en chanson pour **Le Prisme** à Villaines-la-Juhel, où l'on pourra déguster le 8 octobre les ritournelles délicieusement pop de **Mathieu Boogaerts**. Pas en reste, **Les Coëvrons** donnent aussi dans les hors d'œuvre de luxe : le fondant folksinger **Piers Faccini** jouera les 4 et 5 octobre à Vaiges. Tandis que, cerise sur le petit four, **Les Ogres de Barback** seront le 8 novembre à Évron. Gargantuesque, non ?

African mood

Percussions mandingues, rumba congolaise, high-life ghanéen… Le Théâtre de Laval met son boubou le 26 octobre avec la bouillonnante chanteuse ivoirienne **Dobet Gnahoré**, puis plus tard, le 13 mars, avec le duo magique **Ballaké Sissoko-Vincent Ségal**. L'Afrique sera aussi à Changé le 12 octobre, où **Les Espoirs de Coronthie**, les Zoufris Maracas et Winston McAnuff cuisineront les Ondines à la sauce yassa.

Rentrée (s)colère

Entrée en matière électrique pour le **6par4** qui sort les guitares des étuis et le perfecto de l'armoire, avec la fougueuse Shannon Wright, la cold-wave sombre de Frustration, le post punk noisy de Disappears ou le rock graisseux de J.C. Satàn… À noter aussi : la salle de concert lavalloise accompagnera cette année en résidence **Mazarin** et **Jack & Lumber**.

Rêves de comptoir

Un petit caf', ça vous dit ? Niché à Izé, petite bourgade de 400 habitants dans la campagne évronnaise, le **Bistrot d'Izé** ouvrait ses portes en juillet 2011. Depuis, une à deux fois par mois, le bar se transforme en café-concert. Derrière le zinc, la patronne, Valérie, a des goûts éclectiques : soul, jazz, rock… et confesse un petit faible pour la chanson à texte. Inauguré en 2012, **L'Atelier** à Évron accueille aussi un à deux concerts mensuels. Avec une programmation très ouverte, privilégiant la scène du 5.3. Consommez local !

On forme !

L'ADDM 53 devient **Mayenne Culture**, mais continue bien sûr à proposer des formations à l'attention des musiciens du département. Au programme des **stages** 2013/2014 : **technique vocale** (1, 2 et 3 novembre à Bonchamp), booking, techniques d'éclairage, techniques d'enregistrement home studio…

À suivre de près aussi, les formations à la carte : résidences accompagnées ou, nouveauté cette année, **perfectionnement home studio**. Cet accompagnement individualisé est ouvert aux musiciens home-studistes qui souhaitent optimiser leurs productions ou enregistrements. Plus d'infos sur mayenneculture.fr

Compta pour les nuls

Message personnel aux trésoriers d'association, apprentis comptables et autres bassistes (c'est vous qui vous coltinez la compta du groupe, non ?) : Mayenne Culture organise le 19 octobre un **rendez-vous info** qui vise à **simplifier la gestion comptable** d'une association, outils et exemples pratiques à l'appui. Inscription gratuite au 02 43 59 96 50.

53, mode d'emploi

Tous les contacts et infos sur les locaux de répétition, studios d'enregistrement, lieux d'info-ressources, cours de musique et autres dispositifs d'accompagnement du 5.3 sont dans le **guide des musiques actuelles en Mayenne**. Une nouvelle version mise à jour de ce hors-série Tranzistor sera disponible le 15 octobre, en version numérique uniquement, sur tranzistor.org.

Ici l'onde

Tranzistor l'émission continue, et resigne pour une 4e saison. Retrouvez-nous tous les premiers jeudis du mois à 21h sur L'Autre radio, et en direct de la crypte du Théâtre de Laval le 14 novembre pour la première émission live 2013/2014. À suivre aussi, parmi tant d'autres sur le 107.9, les émissions **Octobeat** (hip hop, electro), **ChaospherE** (metal & core), **Une autre idée du temps** (techno) ou **L'Apérock** (rock'n'roll).

Sur le gaz

L'été a été studio, et l'automne promet de l'être tout autant : **Archimède** prépare son 3e album, prévu pour le printemps prochain. Enregistré cet été, le second ep de **Jack & Lumber** paraîtra en février. **As we draw** et **Throw me off the bridge** bossent sur leur 2e album, tandis que **Calvaiire** commettra cet hiver son 1er lp. À venir aussi les disques de **Marabout Orkestra**, **Phoebus**, **Seb Zerah**, **Et pis c'est tout**…

Médine le 27 octobre au 6par4 à Laval.

Breakbeat génération

« *Mettre davantage en lumière la culture hip hop, et élargir sa visibilité.* » Baba Diawara, animateur à la direction jeunesse de la ville de Laval, rappelle les fondements de **Jeunesses 2 Karactère** : né en 2011, ce festival dédié aux cultures urbaines s'appuie sur le succès des soirées Karactère Hip Hop, spectacle annuel des ateliers danse menés par Baba. Battle de breakdance, spectacles chorégraphiques… Du 19 au 27 octobre, la nouvelle édition de J2K s'inscrira dans cette perspective en offrant une large place à la danse hip hop, mais pas que… « *On profite de la belle dynamique qu'il y a ici autour de la danse pour valoriser d'autres disciplines : musique, graff… Il y a dans ces domaines des gens actifs, mais tout le monde œuvre un peu dans son coin.* » L'objectif donc est de fédérer les initiatives et de donner à ceux qui le désirent des moyens et des espaces d'expression. Collectif de graffeurs amateurs de bon son, **Stupid Kids** conviera ainsi à la crypte du Théâtre rappeurs et dj's régionaux, parmi lesquels BlackSad, Dj Raincut, Chilly Jay…

Autre rendez-vous attendu : l'étape départementale du tremplin hip hop hexagonal, **Buzz Booster**. Baba : « *il y a plein de jeunes qui rappent à Laval. On aimerait que Buzz Booster devienne un rendez-vous annuel pour la scène rap locale* ». Biggidim, Kismo, M1gro & Vensty et Takycarde y défendront leur chance sur scène, avant de céder le micro à Médine, valeur montante du rap français et défenseur d'un hip hop engagé et positif. Ça va être gros, frérot !

et ailleurs ?!

Circuit éclectique

Court-circuit : mise en relation directe de 2 points dont les potentiels sont différents (Petit Larousse). Imaginées par l'association angevine So What ?!, les soirées **Court-circuit** portent bien leur nom : annoncées via des flyers signés par des graphistes triés sur le volet, elles brassent les multiples facettes de la famille electro. Adepte des circuits courts, l'asso valorise aussi les artistes locaux : comme le prometteur **Spectateur** invité à fêter le 5e anniversaire du concept, en compagnie de Superpoze le 31 octobre au Chabada.

Quai ce-tu bois ?

Douceur angevine encore… Le **Bar du Quai**, logé au cœur du pôle culturel du même nom, ne fait pas que servir des godets : sur son agenda bien chargé, se succèdent depuis 2011 bœufs, slam sessions et concerts, toujours organisés avec des partenaires locaux, à l'image des prochaines soirées programmées avec les labels du cru Kazamix ou Tobbogan. À venir aussi, le 12 décembre, les live de Degiheugi et de l'épatant duo angevin **Thylacine**.

Psyché délices

Déjà, on kiffe le nom. **Crumble fight**. Ça sent le truc de potes passionnés, qui bossent sans beaucoup de moyens mais avec plein d'amour. Label à ses heures (qui sortait cet été le 1er ep du groupe de rock psyché russe The Grand Astoria), cette asso organise depuis 2012 des concerts à Montaigu ou Nantes, avec dedans des gros bouts de noise, heavy rock et autres punk garage psyché. L'actu de l'asso s'annonce velue, avec plein de concerts à venir d'octobre à décembre. Checkez le menu !

Distro du coin

Il y a ceux qui font des disques (les labels) et ceux qui les distribuent : dans le milieu « underground », on appelle ça la distro. « Distro mobile », **Dites 33 !** se balade de festivals en bourses aux disques pour diffuser la bonne parole sur cd, vinyles ou cassettes. Avec comme riche idée de limiter sa chalandise à la « *crème de la crème des labels-autop-du-coin* », parmi lesquels Kizmiaz, Kithybong, Drone Sweet Drone…

Kanka au Nantes Dub Club le 4 octobre.

Ligerian sound system

En France, depuis « La Marseillaise » version reggae de Gainsbourg, la musique jamaïcaine connaît, sans véritable relais médiatique, un engouement jamais démenti jusqu'à aujourd'hui. « *Il y a une vraie effervescence autour du reggae en ce moment*, se réjouit Olivier de l'asso nantaise **Get up**. *Et ce qui se passe dans la région en est le reflet : les sound systems* (matériel de sonorisation aux manettes duquel un ou des « sélecteurs » diffusent leurs meilleurs disques, ndlr) *fleurissent un peu partout* ». Épicentre de la scène sound system française, Rennes accueille deux à trois soirées par semaine. Au Mans rayonne Irie Ites, magasin et label reggae historique. Et Nantes abrite de nombreux activistes, tous « *éduqués aux bonnes vibes* » par le pionnier Abubakar, fondateur du disquaire Oneness records. Parmi ces « dub activists », l'association Get up, fondée en 2008, rassemble aujourd'hui une centaine de bénévoles. Employant quatre salariés, Get up propose une émission radio hebdomadaire, accompagne des artistes locaux et organise à Nantes près de 20 soirées par an, alternant concerts live et soirées sound system. Le tout couronné en mai par le festival Get up & skank.

Pas rassasiée, l'asso lance fin 2012 le magazine papier **Uplift**. Venant « *pallier l'absence de presse reggae spécialisée en France* », la revue, au design et au rédactionnel soignés, cause pionniers du reggae mais aussi scène actuelle, passant au crible labels, artistes, organisateurs… Après 3 numéros, le bilan est plutôt satisfaisant : « *les ventes sont encourageantes*, assure Olivier. *Il y a un vrai public pour le reggae. On brasse dans nos soirées plus de 8000 personnes par an, venues de toute la région et même d'ailleurs* ». On le disait, Marianne kiffe le vert-jaune-rouge.

DOSSIER

MUSIQUE & VIDÉO

Rythme, séquence, couleur, harmonie… Bien davantage qu'un vocabulaire semblable, la musique et la vidéo partagent de nombreux gènes communs. Pas étonnant qu'elles ne cessent de se croiser à la scène comme à l'écran. Aujourd'hui plus que jamais, la musique *se regarde*, sur Internet de préférence. Un paradoxe pour cet art par définition sonore? Non, bien au contraire, répondent les spécialistes du clip Laurent Jullier et Julien Péquignot : le triomphe actuel des clips vidéos est « *un retour à la normale* ». Depuis toujours en effet l'écoute de la musique implique de voir ceux qui la joue. L'invention de l'enregistrement, au début du 20e siècle, viendra déconnecter l'œil de l'oreille. Et cette innovation, comme toutes celles venues contrarier nos dispositions les plus profondément enracinées, a généré un contre-mouvement, aboutissant au succès des clips. Conçus comme un tout indissociable, ces derniers nous procurent une satisfaisante sensation d'unité. Car nous sommes viscéralement des créatures audiovisuelles : il nous faut le son ET l'image. Si en 1895 un pianiste était convié à la première projection cinématographique des frères Lumière, c'est bien parce « *contempler des sources sonores qui ne produisent aucun son nous est encore plus insupportable que d'écouter des sons coupés de leur source d'origine* » avancent Jullier et Péquignot.

Dès le cinéma muet donc, musique et images fusionnaient. Quant au premier film « parlant », en 1927, il s'appellera *Le chanteur de jazz*... Dès lors, documentaire ou de fiction, le cinéma ne cessera d'interroger les rapports entre images animées et son. À partir des années 50, le développement des émissions télévisées avec des artistes interprétant leurs chansons en direct ou en différé, ainsi que l'évolution de la vidéo, ouvrent la voie au vidéoclip. En 1981, le lancement de la chaîne musicale MTV impose ce média comme indispensable à toute sortie d'album. Deux ans plus tard, le « Thriller » de Michael Jackson contribue à faire du clip un genre à part entière, plus limité à la chanson filmée. De véritables auteurs émergent, comme Chris Cunningham, Spike Jonze ou Michel Gondry, mettant à la portée du grand public des innovations visuelles que bien peu de films se permettent. Avec le lancement de YouTube en 2005, Internet devient le premier vecteur de diffusion des vidéos musicales, et libère le genre des contingences télévisuelles. Démocratisation du matériel et web 2.0 aidant, tout le monde aujourd'hui peut réaliser et partager ses propres vidéos.

Bien au-delà des clips, les festivals et concerts sont devenus des terrains de jeu privilégiés pour les vidéastes de tout poil. Et la vidéo envahit les plateaux… Travelling panoramique avec les musiciens, clipmakers ou cameramen qui, en Mayenne, marient musique et images pour enfanter de jolis marmots. Ça tourne!

Illustration : IceCream

À l'ère de l'écran roi, la musique se regarde autant qu'elle s'écoute. Dopée par la révolution numérique, la vidéo – et le clip en particulier – s'impose aujourd'hui comme un passage obligé pour les musiciens. Comment utilisent-ils ce média à la créativité sans limite ? Stratégies, conception, budget… Un casting d'artistes, clippeurs et « pros » fait le point. Par Nicolas Moreau

ÉCRAN TOTAL

« ***Notre premier clip "Vilaine canaille",*** *qui a dépassé le million de vues sur YouTube, a été un déclencheur, un acte fondateur dans l'histoire du groupe*, se souvient Nicolas Boisnard, chanteur d'**Archimède**. *On a très vite vu que la vidéo avait une importance capitale. Et encore, on était en 2009. Aujourd'hui, c'est bien pire !* »

En près de cinq ans, la consommation de vidéos sur le web a explosé, boostée par des connexions fixes et mobiles de moins en moins chères et de plus en plus puissantes. En 2013, selon YouTube, plus d'un milliard d'utilisateurs uniques a consulté chaque mois la plate-forme américaine. Et cette fréquentation connaît une croissance exponentielle – plus 50 % d'utilisateurs par an.

Or sur YouTube comme Dailymotion ou Vimeo, la musique est reine : parmi les 10 vidéos les plus vues sur le net, 9 sont des clips. Et près de 80 % des internautes amateurs de vidéos « visionnent » d'abord de la musique. Bref, à l'heure où le succès d'un artiste se mesure davantage en « nombre de vues » qu'en disques vendus, avoir une vidéo sur le web devient un acte aussi fondamental que d'avoir son disque à la Fnac dans les années 90.

« *Aujourd'hui si tu n'es pas actif et visible sur Internet, tu n'existes pas* », constate **Mazarin**, qui publie régulièrement sur Facebook des photos et mini-vidéos. Car pour être présent sur les réseaux sociaux, « une image vaut mille mots ». « *Y a pas photo, une chanson avec une vidéo obtient 4 à 5 fois plus de vues et de partages qu'un simple fichier son* », témoigne Thibault Le Gall dont le groupe, **Naevia**, prépare son second clip. Face à l'attention de plus en plus fragmentée des internautes, noyés sous une quantité croissante de contenus, les images sont plus attractives, faciles à « consommer » et partager.

> « Grâce à Internet, le clip est devenu l'objet qui circule le plus vite au monde »

D'où le fort potentiel viral des vidéos. « *Grâce à Internet, le clip est devenu l'objet qui circule le plus vite au monde* », résume le producteur Mourad Belkeddar dans une interview sur le web. Si chacun de vos 100 amis partagent votre clip avec ses 100 amis et ainsi de suite, ça peut vous emmener loin… Comme en témoigne le rappeur lavallois **Biggidim**, dont le premier clip, « Gabdou », a atteint 4000 vues en quelques jours. « *Dès que je l'ai posté sur Facebook, il y a eu 30 partages. Puis des potes l'ont reposté sur Twitter. Je n'ai rien eu à faire…* » s'étonne-t-il encore.

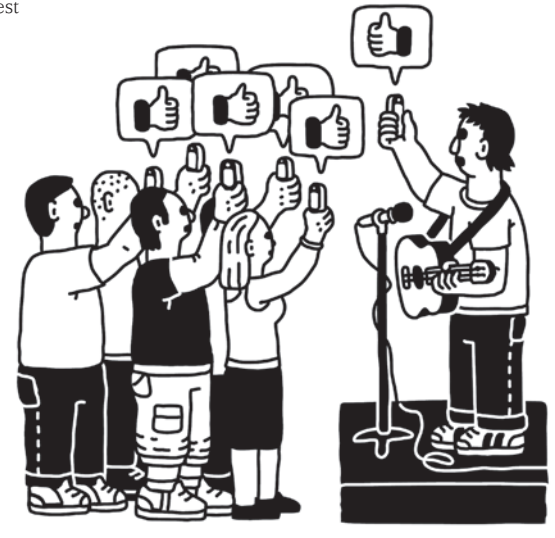
Génération vidéo

Au-delà d'Internet et des réseaux sociaux, pour Matthieu, chanteur du duo folk **Jack & Lumber**, aujourd'hui plus qu'hier, un groupe se doit de construire une identité visuelle cohérente et « *immédiatement reconnaissable* ». Pochettes de disque, photos… Tout ça se travaille, comme les vidéos, qui mieux que n'importe quel autre média, peuvent véhiculer en quelques minutes l'image et l'état d'esprit d'un projet.

« *Ton clip, c'est ta carte de visite, ton cv* », appuie Régis Hervagault, photographe et vidéaste, qui signait en 2010 un clip pour Archimède. Selon lui, alors qu'un clip arrive souvent après un ep ou un album dans le parcours d'un groupe, il est sans doute plus « *payant de disposer d'abord d'une vidéo virale qui te permettra de faire le buzz, de trouver des concerts… Et qui sera vite amortie* ». Une stratégie qu'ont complètement compris et adoptés les jeunes musiciens de Naevia ou Biggidim – 20 ans à peine de moyenne d'âge et déjà plusieurs clips à leur actif, sans jamais avoir enregistré le moindre disque. Public et musiciens confondus, la génération des digital natives n'envisage pas le son sans l'image, l'audio sans le visuel.

Même si son « *boulot consiste parfois à faire comprendre aux artistes l'intérêt d'investir dans une vidéo de qualité* », Sophie Leudière, manageuse et bookeuse de Laura Cahen, Babel ou Jack & Lumber, relativise quelque peu le caractère indispensable du clip. Pour elle, la base c'est d'« *avoir un enregistrement audio de qualité* ». Puis ensuite, si possible de réaliser une vidéo live, « *moins coûteuse a priori qu'un clip en termes de temps et d'argent* ». Une simple caméra fixe positionnée face à la scène lors d'un concert peut suffire. À bannir par contre : « *les concerts filmés à l'iPhone avec un son et une image pourris, qui desservent l'artiste plus qu'autre chose* ». Cela dit, bien sûr, « *le must, ça reste le clip* ». Qui, bien préparé et réalisé, constitue un gage de crédibilité et de professionnalisme vis-à-vis du public comme des programmateurs.

Ces derniers d'ailleurs sont de plus en plus demandeurs de vidéos, selon Sophie. Ce que confirme Jeff Foulon : « *ça n'est jamais déterminant dans mes choix*, explique le programmateur du **6par4** et des **3 Éléphants**, *mais je suis sensible à l'esthétique, la qualité des images…* ». C'est également pour lui un bon moyen de jauger ce qu'un groupe vaut en live. Et puis pour les festivals, la vidéo est aussi devenue un outil de promo incontournable. Chacun y va de son teaser, compilant des extraits vidéos des artistes programmés. Pour les groupes, mieux vaut avoir déjà des images de qualité à fournir que d'improviser une vidéo vite fait mal fait.



Flou artistique

À l'instar des pochettes de disques, le vidéoclip occupe une zone floue : autant produit marketing qu'objet artistique à part entière. Pas uniquement là pour faire le buzz, une bonne vidéo vient aussi prolonger en images un univers musical.

Pour Nicolas d'Archimède, le clip est davantage une fin qu'un moyen : « *ça doit apporter une valeur ajoutée, quelque chose de nouveau au morceau, venir le transfigurer pour donner quelque chose de plus fort. J'aime bien les clips pas trop narratifs, un peu décalés par rapport au propos de la chanson* ».

Pour émerger du flot de vidéos qui inondent quotidiennement le net, il s'agit d'avoir LA bonne idée, un concept visuel fort et novateur. Du « Vilaine Canaille » d'Archimède aux Anglais d'OK Go, dont les clips bricolés et génialement inventifs ont fait le tour du monde, les exemples sont légion : la réussite d'un vidéoclip repose davantage sur la créativité et l'imagination que sur les moyens budgétaires.

À partir de là, tout est possible : de la chanson filmée au court-métrage hyper scénarisé… « *C'est ça qui est génial*, s'enthousiasme Arnaud Ray, membre de **L'Œil mécanique** et réalisateur de deux jolis clips pour le groupe nantais Cabadzi. *Le vidéoclip est un format totalement libre et ouvert. Et tout le monde peut en faire : le matériel est devenu vraiment accessible. Tu peux trouver aujourd'hui des caméras à 300 euros qui peuvent très bien faire l'affaire, surtout pour une diffusion sur le web.* »

Star du rock

Star du rock 2.0

Rayon outillage, tout est permis aussi : du smartphone à la caméra professionnelle. Mais un standard tend à s'imposer : l'appareil photo numérique type Canon 5D ou 7D, qui présente l'avantage d'être maniable, polyvalent et évolutif tout en offrant un très bon rapport qualité/prix. « *Tu peux trouver un bon appareil et un bon objectif d'occasion pour 1000-1500 euros*, complète Arnaud. *Attention : l'objectif est aussi important, voire plus, que le boîtier.* »

Si les explications pour fabriquer son propre travelling ou stabilisateur de caméra fourmillent sur le web, un autre type de matériel peut vite s'avérer nécessaire : l'éclairage. « *C'est préférable de tourner en extérieur lorsqu'on débute. Éclairer une scène en intérieur demande du matos et des compétences spécifiques*, conseille Arnaud. *Le choix du lieu de tournage aussi est capital. C'est lui qui donnera l'ambiance, la lumière, l'atmosphère du clip.* »

Étape suivante, une fois les images mises en boîte : le montage. Si quelques logiciels gratuits existent, la plupart des clippeurs un tant soit peu chevronnés utilisent des soft pros comme Adobe Premiere ou Final Cut. Là encore les tutoriels pullulent sur la toile.

Time is money

Attention, votre petit chef-d'œuvre monté, n'allez pas le balancer à l'arrache sur le web. Il s'agit de faire monter la pression, de distiller quelques photos du tournage ou de mettre en place un petit décompte annonçant « l'événement »… Puis ensuite, d'accompagner le lancement : « *pour la sortie du clip de Laura Cahen*, raconte Sophie Leudière, *on s'est mis à quatre sur des ordis et on a partagé la vidéo sur le mur de tous nos amis Facebook. Ensuite les gens ont pris le relais…* »

Le timing aussi est déterminant. Soit votre clip vient annoncer la sortie d'un disque : « *Au départ, on n'était pas trop chauds pour faire un clip avant l'album*, témoigne Amaury Sauvé de **The Brutal Deceiver** dont le premier clip, lancé en mai, atteint aujourd'hui les 12 000 vues. *Mais notre label a insisté : dans le milieu metal, c'est très répandu. Au final, ça a boosté à fond les ventes du skeud : le lendemain du lancement du clip, on avait déjà assez de commandes sur le web pour rembourser tous les frais liés à la fabrication de l'album!* »

Soit la vidéo vient relancer l'actualité du groupe. « *Ça permet de démarcher les programmateurs avec quelque chose de neuf* », explique Carole Hesteau, la contrebassiste de **Stabar**, dont le premier clip, tourné au printemps, a suivi de quelques mois le premier album.

Pas un kopeck

Et pour les sous, dites vous? Même topo : question budget, il y a de tout. Tout dépend du projet, du nombre de jours de tournage, de la présence d'acteurs ou non… Si le budget de certains clips pros atteint 30 000 euros, à l'échelle locale ou régionale, il faut compter 1000 euros minimum pour des images s'approchant d'une « qualité cinéma ».

Mais la norme, c'est le système D. « *On fonctionne tous avec des bouts de ficelles* », soupirent en chœur les vidéastes Régis Hervagault et Arnaud Ray. « *À partir du moment où tu travailles professionnellement, il faut bien que tu te fasses payer*, argumente Régis. *Parce que tout a un coût : le matériel, le maquillage, les transports… Et puis on apporte un vrai savoir-faire. C'est un métier. Après selon les projets et les moyens, tout se discute…* »

> “Le vidéoclip est un format totalement libre et ouvert. Et tout le monde peut en faire.”

Ceux qui n'ont pas un kopeck font tout eux-mêmes, comme Adone Ipy qui vient de trafiquer son premier clip, mélange plutôt réussi de lyrics vidéo et d'animations faites maison. Pour d'autres, c'est carrément les fans qui s'y mettent : Hourvari a découvert sur le net sa musique juxtaposée par un fan américain aux images du réalisateur hongrois Béla Tarr… pour un effet bluffant.

« *C'est plus facile si tu as un réseau et que tu connais du monde* », observe Sophie Leudière évoquant le cas de Babel qui a tourné son premier clip avec sa… cousine, étudiante en école d'audiovisuel. « *Une bonne piste pour disposer de compétences et de matériel gratuitement…* » Autre constante : l'appel aux copains, pour tenir la caméra, jouer les figurants… Et la logique du gagnant/gagnant : on bosse gratuitement avec un jeune réalisateur, à qui l'on permet en échange de se faire la main et un nom.

Do it yourself oblige, le musicien 2.0 se coiffe donc d'une nouvelle casquette de vidéaste. « *Ça peut être utile d'avoir quelques notions de prise de vues et de montage vidéo* », atteste Matthieu de Jack & Lumber. Nicolas Boisnard acquiesce : « *on publie nous-mêmes de temps en temps des petites vidéos sur Facebook. Mais franchement*, sourit le chanteur d'Archimède, *se filmer en train d'acheter un sandwich triangle sur une aire d'autoroute pour annoncer que tu joues ce soir à Évreux, quel intérêt? Je préfère bosser nos chansons que passer mon temps à faire des vidéos promos* ». Tant pis pour les sandwichs triangles. ∗

Illustrations : Lionel Serre

Premiers sur le clip

S'il est un genre où le clip est roi, c'est bien le hip hop : la vidéo fait figure de référence dans le monde des MC. Peut-être parce que le rap et le clip (sous sa forme moderne) sont nés tous les deux au début des années 80? Et que le hip hop, musique de studio par essence, a trouvé dans la vidéo un vecteur de diffusion lui convenant mieux que le live? En tout cas, comme l'analyse un acteur de la scène hip hop locale : « *les jeunes rappeurs pensent souvent que c'est plus utile de tourner une vidéo qui peut potentiellement faire le tour du net, que de s'échiner à faire des concerts devant 50-60 pékins* ». Un calcul que semblent avoir effectué tous les hip-hoppeurs made in 53 qui foisonnent sur YouTube. On découvre en effet sur la toile une scène hip hop invisible de l'extérieur : **J-LyD**, **Rhumantik**, **Vensty**, **Waldos**, **Liermo**, **Moctar**, **Biggidim**… Tous ont au moins tourné un street-clip, équivalent vidéo de la street-tape, filmé à la volée et avec peu de moyens. La plupart collabore avec la petite galaxie de clippeurs, souvent bénévoles, qui a émergé ces dernières années à Laval : les darons de **French Underground** en tête, suivis par **Mams D.C**, **MB productions** ou **OverLife**.
Et lorsqu'on interroge Momoze de French Underground sur l'imagerie guerrière et bling-bling de certains clips, il tempère : « *ça fait partie de la culture hip hop. Tout n'est pas à prendre au premier degré. C'est un jeu, le rap a toujours aimé provoquer* ».

CAPTEURS DE LIVE

Captation de concerts aux Émergences ou Laval on air, teasers pour le 6par4, reportages vidéo au Foin de la rue… Les vidéastes mélomanes de L'ŒIL MÉCANIQUE et PRISMA dégainent leurs caméras un peu partout où la musique se joue live. Coup de projecteur sur ces hommes de l'ombre qui captent la lumière.

Par Maxime Hureau

AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA PASSION. Chez Prisma comme chez L'Œil mécanique, tout le monde, d'abord, est fondu de musique. Et quand la passion est là, le bénévolat n'est pas loin : co-gérant de la société Prisma et ancien président du 6par4 (tiens, tiens…), Laurent Bourgault a filmé ses premiers concerts aux 3 Éléphants en 2001, « *quasi-gratuitement, juste pour le fun, sans trop y croire au départ* ».

12 ans plus tard, Prisma capte toujours des concerts au festival lavallois, ou ailleurs. « *Toujours dans une logique de partenariat* », précise Jean-Charles Roussillon, qui a fait ses armes sur les plateaux de la chaîne musicale MCM avant de rejoindre les cinq salariés de la société. « *On facture seulement aux festivals le coût de location du matériel* », poursuit-il. Tout le monde y trouve son compte : les organisateurs qui disposent de vidéos pour assurer leur promo, les artistes qui récupèrent gratuitement des images « live » de qualité professionnelle, et Prisma qui communique sur son nom et engrange du savoir-faire. Une stratégie qui s'avère payante : forte de son expérience, l'entreprise a décroché il y a deux ans un gros contrat pour la captation des concerts organisés par la radio Hit West.

Les activités de cette société, fondée il y a 30 ans, dépassent très largement le cadre de la musique : films d'entreprise, pubs, communication institutionnelle, captation de séminaires… « *Peu de sujets nous ont échappé* », rigole Laurent. Difficile en effet d'espérer vivre uniquement de la captation musicale. L'équipe de L'Œil mécanique en sait quelque chose. Pour la plupart anciens musiciens, les gars de « L'Œil » traînent leurs guêtres (et leurs caméras) au 6par4 et dans les festivals mayennais depuis une demi-douzaine d'années. Pour participer à cet « *élan culturel* » qu'ils apprécient dans le 5.3, et pour « *se faire la main* » comme l'explique Matthieu Trouvé, à l'origine avec Julien Guigot de l'association en 2008.

Depuis l'équipe s'est agrandie, accueillant désormais cinq membres. Et si elle reste associative et « *militante* », l'aventure, bénévole à ses débuts, se professionnalise aujourd'hui. Installée dans des nouveaux locaux, l'asso commence à diversifier ses activités, en se tournant notamment vers la formation.

Claque en direct

20h30, le 5 juillet, au camping bénévoles d'Au Foin de la rue. Extérieur jour : l'équipe de L'Œil mécanique installe ses tentes. Le festival a commandé cette année à l'asso des mini-reportages retraçant chaque soirée (ambiance, concerts…). Bientôt, dans un « *désordre savamment organisé* », la petite bande se déploie sur le site, armée d'une caméra ou d'un appareil photo réflex numérique pour tourner des plans à la lumière du jour faiblissant. La course à l'image est lancée. Objectif : suivre les concerts mais aussi les festivaliers ou les bénévoles, du bar à vin à la soupe à l'oignon.

3h du matin. Intérieur nuit : les deux ordinateurs de l'étroit local où L'Œil a installé son QG sont pris d'assaut. L'ensemble de l'équipe réunie autour d'une bière va maintenant distiller quelques six heures d'images pour réaliser un reportage de… quatre minutes.

9h30. Extérieur jour : ouf ! Fin du montage pour une diffusion du reportage à midi. Et maintenant, au dodo, car ce soir c'est rebelote !

Quelques heures plus tard, au réveil, malgré la fatigue, Matthieu et les autres évoquent leur « *plaisir de filmer et de bosser en collectif* ». Une collégialité essentielle car la captation live est un travail d'équipe, demandant concentration et coordination. Surtout lorsqu'on travaille comme Prisma avec une régie, qui permet au réalisateur de monter en direct les images filmées sur scène par les cameramen. « *Parfois, c'est un peu sport*, lâche Jean-Charles qui dirige la manœuvre depuis la régie, relié aux cameramen par une oreillette. *Il faut être réactif et bien se comprendre* ».

L'équipe de L'Œil mécanique dans ses œuvres.

Filmer un concert, « *c'est une écriture spécifique*, poursuit-il. *Avec une narration, une façon de filmer et d'enchaîner les plans propres au genre* ». Une écriture qui exige aussi un œil musical : il s'agit de transmettre l'énergie de l'artiste sur scène, de capter les échanges de regards, l'ambiance, etc. « *On vit un moment intense*, raconte Laurent. *Et c'est génial, lorsqu'on est sur scène avec des groupes comme J.C. Satàn ou Von Pariahs de se dire qu'on pourra revivre, grâce à la vidéo, la claque qu'on a reçue en direct* ».

Patrimoine non-déclaré

Si le numérique a sensiblement diminué le coût des caméras, le matériel représente toujours pour les deux structures un investissement conséquent. L'Œil mécanique s'est équipé cette année de caméras HD : à 3000 euros d'occasion la bête, ça commence à chiffrer…

Avec le virage numérique, les canaux potentiels de diffusion des images se sont aussi multipliés. Via notamment les groupes qui très souvent réutilisent et partagent sur Facebook les vidéos réalisées par les deux équipes. « *C'est toujours une récompense*, sourit Matthieu. *On fait ça aussi pour aider des jeunes groupes, dont on aime la musique* ».

Parfois même, c'est un site prestigieux qui met en valeur leur boulot : comme lorsqu'Arte Live Web diffusait le concert de Montgomery capté par Prisma au 6par4 en 2010. « *Un rêve, une consécration* ». Et une exception, car d'ordinaire seules les images d'un ou deux titres sont utilisables – pour une question de droits – alors que l'intégralité du concert a été filmée. Nos vidéastes mélomanes possèdent donc dans leurs archives un véritable patrimoine non-déclaré : imaginez, à titre d'exemple, les concerts des 12 dernières éditions des 3 Éléphants stockés bien au chaud. Un trésor qui ne demande qu'à être exhumé. Un jour, peut-être… ✶

Le web part en live

En 2006, la **Blogothèque** débarque sur le net, et révolutionne la façon de réaliser des vidéos musicales (c'est le New York Times qui le dit). Filmés hors des lieux scéniques habituels (dans la rue, un appartement, une église…), ses « concerts à emporter » sont réalisés avec un budget riquiqui, souvent en une prise et un seul plan. Oscillant entre clip et session live acoustique, les vidéos de la Blogo captent un instant brut et fragile, sans artifice. Une esthétique lo-fi qui va faire de nombreux émules, de **Soul Kitchen** à **Scène de Bain**, en passant par **Le Transistor**, **Le HibOO** ou **Lame de son**. Aujourd'hui, tout le monde s'est mis aux sessions et captations live : Deezer, les magazines (*Télérama, Les Inrocks*…) ou la très recommandable **Arte Live Web**.

CINÉMA POUR L'OREILLE

Ciné-concert ou prestation live accompagnée de projections… Lorsque la musique rencontre la vidéo sur scène, un dialogue s'instaure qui renouvelle notre façon de « voir » un concert. Gros plan sur trois projets hybridant son et vidéo, et plaçant les images au cœur de leur inspiration.

Par Nicolas Moreau

Alexandre Gosse, face à *Metropolis*.

© Patrick Briot

ALEXANDRE GOSSE A LE CINÉ-CONCERT DANS LE SANG. Littéralement. Pensez donc : son arrière-grand-mère et l'un de ses arrière-grands-oncles furent pianistes des salles obscures. C'était au temps d'avant le cinéma parlant, quand les films étaient accompagnés en direct par des musiciens, histoire entre autre de couvrir le bruit du projecteur. Cette filiation, le jazzman lavallois la revendique d'autant plus qu'il improvise live sur les images, comme ses aïeux.

À une différence de taille près : contrairement à eux, lui a vu le film avant, et cela des centaines de fois, pour s'en imprégner, minuter très précisément le début et la fin des scènes, repérer leur construction dynamique : « *si on rate un départ ou une fin, le spectateur l'entend immédiatement* ».

Puis, écran noir. Le pianiste se détache de l'image pour rechercher une mélodie, une rythmique ou une couleur correspondant à chaque scène. Autant d'éléments qui fourniront la matière première de ses improvisations en ciné-concert. « *À chaque représentation, le film m'emmène vers quelque chose de différent. Je le redécouvre chaque soir.* »

Cette méthode de travail, Alexandre l'expérimente depuis des années : il donnait son premier ciné-concert à 20 ans – « *un challenge : j'avais une semaine pour créer la musique de trois courts-métrages* ». Succès croissant du ciné-concert aidant, les projets et propositions se succèdent : *L'homme à la caméra* de Dziga Vertov, les maîtres du burlesque américains Buster Keaton ou Harold Lloyd, *Le Chien Andalou* de Buñuel…

Double sens

À ce joli palmarès s'ajoute aujourd'hui *Metropolis* : à la demande du ciné-club de Segré, le musicien s'attaque en effet en 2011 au chef d'œuvre de Fritz Lang, fraîchement restauré dans sa version intégrale. Après une première formule en piano solo, il associe bientôt au projet le musicien et ingénieur du son Thomas Ricou. Une évolution répondant à son envie déjà ancienne de « *travailler avec un technicien qui puisse trafiquer le son du piano en direct* ». Sonorités acoustiques retriturées numériquement, piano classique contre ordinateur… L'idée sert parfaitement le propos de ce film de science-fiction rétro futuriste, confrontant passé et modernité.

> « *Les dents de la mer*, sans le son, c'est tout de suite moins flippant »

Car l'objectif premier pour Alexandre est de se mettre au service du cinéma : « *un ciné-concert est réussi quand on parvient à se faire oublier du public* ». Il s'agit de comprendre et respecter au mieux les intentions du réalisateur. Sans pour autant s'effacer. Interprétant une musique totalement personnelle, le pianiste s'attache à traduire les émotions que provoque en lui le film, agissant comme une sorte de « *metteur en scène* », un « *filtre* » entre le film et le spectateur. « *Ce qui est passionnant avec le ciné-concert*, analyse-t-il, *c'est de voir comment la musique impacte et influence directement la signification des images. Et vice-versa.* »

« *Je me suis vraiment rendu compte de la puissance de la musique*, confirme **Mazarin**, alias Pierro, ex-chanteur de La Casa qui travaille en ce moment sur la "*mise en musique*" d'un court-métrage. *On peut amplifier, accentuer une émotion.* Les dents de la mer*, sans le son, c'est tout de suite moins flippant… La musique que j'ai composée pour ce film lui donne une coloration, un ressenti qui seraient sans doute totalement différents vu par un autre musicien.* »

Via ce projet, baptisé ReMix, quatre structures culturelles du nord-Mayenne ont proposé à quatre artistes, dont Mazarin, de s'approprier un court-métrage pour créer une nouvelle œuvre, revue et corrigée. Le chanteur-guitariste a imaginé une « *sorte de bande-son, qui reste assez proche du déroulement du film. Même si j'ai réussi, je pense, à faire quelque chose qui me ressemble complètement* ». Le résultat, qui sera présenté début décembre, s'apparentera à un ciné-concert : « *on jouera avec le film derrière nous. Mais il y aura autant à voir sur scène que sur l'écran* ».

« Notre Bono à nous »

Un peu comme lors des prestations de **Golden Virus**, où le regard du spectateur tangue entre musiciens et vidéo, dans un va-et-vient permanent. « *En live, on souhaite que le public regarde d'abord les images*, souligne Gillou, batteur du groupe lavallois. *Mais ça n'est pas un ciné-concert. Il faut que l'émotion passe aussi directement par les musiciens.* »

L'idée d'accorder à la vidéo une place centrale leur est venue presque par hasard : à leurs débuts en 2011, les Golden répètent dans le local d'un ancien vidéo-club à Laval. Là traînent des tours de télés empilées qu'ils réquisitionnent pour leur premier concert. « *On n'avait pas de chanteur. On s'est dit la vidéo, ça sera notre leader, notre Bono à nous* ». Puis, le concept mûrit, fournissant au groupe les thématiques des morceaux, centrées sur le pouvoir de la télé et des médias, les dérives de la communication, la bêtise humaine…

« *Les images arrivent après la musique*, détaille Yann, qui conçoit toutes les vidéos du groupe. *En répète, je m'imprègne des morceaux en création* ». Puis le vidéaste va puiser dans une immense banque d'images, qu'il a constituée à partir de documentaires, de films ou d'émissions télé. Autant d'échantillons qu'il réassemble et cale ensuite pile poil sur la musique. Vidéo-jockey et membre à part entière du groupe, Yann bidouille et mixe ses vidéos en direct sur scène : « *ça me laisse une grande liberté d'adaptation. Suivant mon état d'esprit, mon humeur, je peux créer une narration différente* ».

Loin des projections qui font tapisserie derrière certains musiciens aux concerts pas très sexys, les images de Golden Virus servent un propos. « *L'objectif, c'est avant tout d'apporter de l'émotion*, conclut Yann. *Les vidéos sont une clé de compréhension de nos morceaux. Elles viennent traduire notre musique en images.* » ∗

Court-métrage de fiction « made in Mayenne », THE RED DOLMAN se glisse dans les coulisses d'un groupe de rock. Bande-son électrique, montage nerveux, esthétique documentaire… Focus sur un projet ambitieux et prometteur, avec Martin du Peuty, co-scénariste du film.
Par Nicolas Moreau

COURT-BOUILLANT

« **Avec Ānanda Safo,** la réalisatrice de *The red dolman*, nous avions déjà co-écrit en 2011 un premier court-métrage, *Some Girls*, basé essentiellement sur les dialogues. Cette fois, nous souhaitions un film plus vif, avec juste quelques répliques, où les ambiances, la bande-son joueraient un rôle central.

Nous sommes tous les deux des passionnés de musique. J'ai joué dans plusieurs groupes à Laval au début des années 80. Plus tard, j'ai pas mal traîné dans les backstages des concerts, les bus de tournées… J'adore lire les bios de musiciens : Hendrix, Keith Richards, David Bowie, Led Zeppelin… Ces types ont vécu 15 vies en une. Leurs existences en elles-mêmes sont des scénarios énormes… Bref, l'univers de la musique est très propice à la fiction.

On a donc imaginé l'histoire d'un musicien, chanteur d'un groupe de rock indé, qui apprend en pleine tournée la mort de son père. Comment va-t-il réagir ? Va-t-il tenir le coup sur scène, le soir même ? Une forme de suspens s'installe…

La vérité si je mens

Bien que le film soit une fiction, Ānanda tenait dès le départ à adopter une esthétique documentaire. Elle voulait des images brutes, filmées un peu à l'arrache, sans travelling, ni rien de ce genre… On a regardé plein de docus, sur les Rolling Stones, les Foo Fighters, Lemmy de Motörhead… Le film *Dig!* aussi a été une grande influence.

Il fallait que les scènes en studio d'enregistrement, en backstage ou en concert soient réalistes, véridiques… Avec les blogs, toutes ces images de live qui circulent sur le net, les gens voient tout de suite si l'on fait semblant. La scène de concert qui clôture le film a été enregistrée et filmée en direct avec de vrais musiciens et un vrai public, au Chabada à Angers. Et ça joue vraiment !

Le rôle principal est interprété par Nicolas Ly, le chanteur du groupe belge Applause. Son expérience et son vécu participent grandement au réalisme du film. Tu le vois à la façon dont il s'affale dans un canapé dans les loges : c'est sa vie… Il s'est investi complètement dans le projet, c'est lui qui a écrit les paroles et la mélodie de chant du morceau final.

Nourri au grain

Les dialogues étant vraiment réduits, la musique a une fonction narrative très forte dans le film. Elle vient décrire ce qui se passe dans la tête du personnage principal. C'est un acteur à part entière de l'histoire.

Vincent David, qui a composé la bande son, n'avait jamais écrit de musique de film. Mais c'est un musicien expérimenté, un super guitariste qui joue notamment avec Deportivo aujourd'hui. Il a une culture rock sixties et seventies, et c'est un grand fan de matos : il collectionne les vieux amplis, les pédales d'effets vintage… On savait qu'il pourrait donner au son ce grain, cette chaleur analogique qu'on recherchait. L'image aura une patine, ça ne sera pas du tout une image vidéo numérique… Il fallait qu'on retrouve ce « grain » dans la musique.

Plein la face

The red dolman est produit par la société angevine Kryzalid films. En plus de leur appui matériel et technique, le film a bénéficié d'aides de la région et du département.

Sur le tournage de *The red dolman*

© Pierre David

Ce qui a permis de réunir un budget de 42 000 euros. Cela peut paraître conséquent, mais si tu veux payer tout le monde, acteurs, techniciens, musiciens, ça monte très vite… Le tournage a été concentré sur trois jours : une journée au château de Bourgon en Mayenne et au studio Black Box près d'Angers et deux jours au Chabada, qui nous a accueillis les bras ouverts.

Aujourd'hui, nous finalisons le montage et la bande-son, avec l'objectif d'être prêts pour novembre afin d'envoyer le film aux festivals de court-métrage. La version finale fera entre 10 et 15 minutes. Nous voulions un film dense et concis, qui soit punchy, avec plein de plans différents, un montage très dynamique… Il faut qu'on se le prenne en pleine face, un peu comme un morceau rock qui monte lentement et t'explose à la figure à la fin ! » ✶

Du clip au clap

Fin 2011, au détour du tournage d'un clip - avorté - de **John Doe's Unbelievable Suicide**, le batteur du duo, Tom Frogner, rencontre JP Bouix, vidéaste manceau. Le courant passe, et les deux vingtenaires décident de travailler ensemble sur un projet mêlant musique et vidéo. Après quelques méandres, ils s'arrêtent sur l'idée d'un court-métrage, ***The Sunboy***, mettant en scène un petit garçon solitaire, qui pour fuir la réalité se réfugie dans un monde imaginaire… Tom se charge de la bande-son du film, exercice qu'il découvre complètement. « *J'ai bouffé des tonnes de musique de film pour comprendre comment ça fonctionnait* », confie l'intéressé. Actuellement en post-production, ce court-métrage d'environ 10 minutes, totalement autoproduit par les deux compères, devrait être prêt fin 2013.

AGENDA

- Ciné-concert ***Metropolis*** le 5 novembre à Laval.
- **Mazarin** dans le cadre de *ReMix*, le 3 décembre à Ernée, le 5 à Mayenne, le 6 à Gorron et le 7 à Lassay-les-Châteaux.
- Et aussi : les ciné-concerts *Les Aventures du Prince Ahmed* à Gorron le 16/10, *Méliès* le 16/11 au Carré, *Tom & Jerry* par la Terre Tremble !!! le 01/12 au 6par4.
- Plus d'infos dans l'agenda de ce numéro.

UTILE

- **Thevideoclip maker.fr** : plein de conseils pratiques (et gratuits) pour les clippeurs débutants.
- **Le guide du créateur YouTube** : conseils, stratégies et bonnes pratiques pour élargir son audience sur la première plate-forme vidéo mondiale.
- **Monprojetmusique.fr** : ce site répertorie notamment les différentes aides financières à la création de clips (FCM, SCPP, SPPF), musiques de film ou ciné-concerts.
- **Formation :** Mayenne Culture organise en avril 2014 un stage d'initiation à la production vidéo. Plus d'infos sur mayenneculture.fr

À LIRE

- Le passionnant ***Le clip, histoire et esthétiques***, de Laurent Jullier et Julien Péquignot, aux éditions Armand Colin.

À VOIR

- Sur **tranzistor.org** : une sélection de clips de groupes du 5.3, concoctée par nos soins.
- En lien avec Tranzistor, les étudiants de l'**IUT Métiers de l'Internet et du multimédia** travaillent depuis la rentrée sur des clips mettant en image les titres de 8 groupes du département. Présentation le 17 février au Cinéville de Laval.

Arizona Dream

Groupe à géométrie variable, FRENCH COWBOY porte dans son nom même la singularité d'un pedigree musical « franco-yankee » : un pied sur le phare Ouest, l'autre en Arizona. Rencontre avec les garçons vachers nantais lors de leur concert dominical aux 3 Éléphants.

Par Yoan Le Blévec

Les deux compères de FRENCH COWBOY & THE ONE ne sont pas vraiment ce qu'on a coutume d'appeler des « bons clients » en interview. Oh certes plutôt sympas, mais aussi peu loquaces et gentiment lunaires, voix traînantes et réponses évasives. Dès lors, on ressortira un brin frustré de ces quelques 30 minutes passées avec eux au pied des remparts de la promenade Anne d'Allègre. Alors qu'autour de nous les techniciens s'affairent déjà à démonter le village du festival, les propos de Federico Pelegrini (chant + guitare) s'égarent souvent, une phrase reste en suspens, puis un blanc suivi d'un léger sursaut : « *on disait quoi déjà ?* ». « *Tu planes complètement* » lui lance goguenard Éric Pifeteau, batteur et autre moitié du duo.

Deux silhouettes tout droit sorties d'un polar texan des frères Coen : vieille casquette de trucker US et rouflaquettes en vrac pour Federico, chemise d'apache et grosses lunettes noires pour Éric. Nos deux cowboys quadragénaires en imposent, et tout dans leur allure respire les années passées à user les banquettes, pas toujours confortables, du rock'n'roll. 25 ans de carrière, mine de rien, entamée en 1988 avec les cultes et vendéens Little Rabbits, et poursuivie depuis 2006 avec French Cowboy et quasiment le même crew. Qu'il gravite autour de l'unique Federico, tête pensante du groupe, via Lonesome French Cowboy, ou en formation à quatre (avec le guitariste Stéphane Louvain et le bassiste Gaëtan Chataignier), le projet se réinvente sans cesse et continue de squatter, album après album, le haut du panier de la scène rock hexagonale.

Dernière mouture en date donc : ce French Cowboy & The One, resserrée autour d'une formule guitare-batterie, enrichie par des boucles et des boîtes à rythme. « *C'est une nouvelle manière de composer pour nous, les boucles impliquent un carcan, une contrainte créative, tu ne peux pas trop faire de cassures mélodiques ou des dizaines de changements d'accords dans le même morceau.* »

Public du dimanche

Sur leur premier album éponyme, les guitares et claviers façonnent un son sacrément dense, chahuté çà et là par d'étonnantes ruptures disco ou new-wave (« Everybody » ou l'incroyable « You wanna sing », seuls morceaux chantés en français). Mais outre ces clins d'œil au dancefloor, on tient là du garage rock bien camé, mené pleine bourre sur les rails d'un convoi tractant les meilleurs attelages du genre (entre autres Primal Scream, Suicide, Pulp, Spacemen 3, les premiers albums de Beck).

C'était aussi vrai aux 3 Éléphants, avec un concert d'excellente facture, dont ils s'accordent toutefois à dire qu'il ne fera pas de vieux os dans leur mémoire. Quelque fut en effet l'énergie déployée sur scène (le batteur Éric, debout derrière ses fûts, ne ménage d'ailleurs pas sa peine), elle sera, par la force des choses et du contexte, diluée dans l'assistance, entre les spectateurs avachis dans l'herbe et les familles qui jettent un œil distrait en passant. « *On a pas l'habitude de jouer devant un public du dimanche*, reconnaît Federico. *On aurait pu s'adapter et faire des ballades mais on n'est pas là pour ça.* » Traduction : on ne va pas adoucir la potion pour faire plaisir aux badauds. Voilà une attitude crâne qui traduit toute l'intégrité de vrais punks n'ayant plus rien à prouver, agissant à leur guise, au gré des envies : création de leur propre label (Havalina records) en 2007, side-projects en pagaille et collaborations diverses (avec Héléna Noguerra, Rubin Steiner…), backing-band pour Katerine (sous le nom « La Secte Humaine ») ou Jeanne Cherhal, bande-originale de films (*Atomik Circus* ou plus récemment *Tu seras un homme*).

Jumelage Nantes-Tucson

La passion et l'intransigeance, c'est sans doute aussi ce qui séduit chez eux leur ami Jim Waters, fidèle producteur depuis près de 20 ans – et le troisième album des Little Rabbits. Son studio Waterworks, basé à Tucson dans les terres désertiques de l'Arizona, a notamment vu défiler les plus belles cylindrées du rock indé (Sonic Youth, Jon Spencer Blues Explosion, Calexico…). « *Il a sa patte, sa façon de nous écouter, et on ne crache jamais sur un voyage à Tucson !* reconnaît Éric. *Alors oui, on pourrait enregistrer à Nantes, mais il n'y a rien de mieux pour nous que de s'isoler pendant quinze jours, dans une petite maison à 500 mètres du studio. C'est notre propre label qui finance ce genre de trucs, on est dans une économie super restreinte. On travaille depuis tellement longtemps avec Jim Waters qu'il sait aussi dans quelle économie on est. Et on peut se permettre d'acheter deux billets d'avion pour bosser avec lui. Au-delà de la collaboration, c'est une vraie amitié.* »

Le jumelage Nantes-Tucson ne s'arrête pas là puisque leur label Havalina records a notamment signé un groupe du cru arizonien, Golden Boots. « *On a monté cette structure au départ pour accompagner nos propres projets, mais on essaie aussi régulièrement de signer d'autres groupes, des potes ou des gens qu'on côtoie. Ce label est une fierté et une chouette aventure, même si, forcément, on n'a pas assez de moyens pour répondre à toutes les demandes.* » La devise du label, « No money, good records », peut en témoigner : chez les French Cowboy, on n'a pas de pétrole mais on a des idées. Et plutôt des bonnes. ∗

Deux silhouettes tout droit sorties d'un polar texan des frères Coen

Illustration : Alexis Horellou

Éphémère à ses prémisses, L'AUTRE RADIO fêtera cet hiver ses cinq ans. Locale, nomade et musicale, la station de Château-Gontier, forte de ses 70 bénévoles, est devenue un acteur incontournable du paysage culturel en Mayenne. Radioscopie.

Par Martin du Peuty

Ondes positives

10H30 PASSÉES D'UNE POIGNÉE DE MINUTES. Les moissonneuses et les remorques de round ballers se fichent pas mal que j'ai ou non rendez-vous. Mais il fait beau, il fait chaud et L'Autre radio, comme ses consœurs, vit à l'heure d'été ; je doute qu'on me tienne vraiment rigueur de ce retard. De fait, lorsque j'arrive enfin sur les hauteurs de Château-Gontier, c'est l'heure de la pause café devant le studio. Le thermos et les tasses sont posés sur le rebord de la fenêtre. Ceux qui fument fument. Je suis accueilli avec le sourire.

Il y a là Delphine, la coordinatrice de la station, Lucie, animatrice, dont c'est aujourd'hui le dernier jour – « *Un petit pincement au cœur ?* », je demande. « *Ça va, je m'y étais préparée* », m'avoue-t-elle – et Christophe, président de l'asso porteuse de L'Autre radio. La quarantaine, un anneau d'argent à l'oreille gauche, une barbe taillée poivre et sel, Christophe a le sourire franc de celui qui est à j-1 de ses vacances et peut savourer un bilan plutôt flatteur. En cinq années d'existence, la petite radio associative a su trouver sa place et justifier son utilité. « *Durant quatre ans, nous avons été une radio éphémère liée à des événements comme le festival Le Foirail ou le millénaire de Château-Gontier*, raconte Christophe. *Et puis, en 2008, nous avons eu l'opportunité d'émettre en continu. Alors on s'est lancé.* »

Un brin d'histoire

En 1977 voient le jour les premières radios pirates françaises. Entre saisies et brouillages, la guérilla avec les forces de l'ordre dure jusqu'à l'arrivée de la Gauche au pouvoir, en 1981. De pirates, les radios de la bande FM deviennent libres. Débute alors le joyeux règne du tout et n'importe quoi. Quel pied pour ceux qui en étaient – dont votre serviteur – de participer à ce déferlement bordélique ! Diffuser toute la journée la musique qu'on aime ! Parler comme on a envie de parler, dire ce qu'on a envie de dire ! Malheureusement, dès 1984, la publicité est autorisée pour les radios à caractère commercial et le bel enthousiasme d'origine reflue au profit des playlists indigentes et des effets Dj sur la voix des animateurs…

Fin de l'histoire ? Pas vraiment. Depuis, les radios associatives se sont multipliées un peu partout sur le territoire, perpétuant l'esprit des radios libres. Rien que dans la région, une vingtaine sont affiliées à la Frap (fédération des radios associatives des Pays de la Loire). « *La Frap nous permet de mutualiser nos ressources, de nous former aux nouvelles normes de diffusion numérique, ce genre de choses* », m'explique Delphine. « *Et d'être solidaires face aux institutions* », complète Christophe. Quand on sait que plus de 75 % du budget de fonctionnement de la station proviennent des collectivités publiques, régionales et locales, se fédérer fait sens, effectivement.

Le statut de radio associative implique quatre heures d'émissions d'intérêt local quotidiennes. « *Nous sommes largement dans les clous*, souligne Christophe. *Offrir un accès libre et alternatif à l'information et à la culture, relayer la dynamique locale, écouter et promouvoir la différence, a toujours été notre objectif.* » D'où le micro tendu à ceux qui ont rarement l'occasion de prendre la parole (les résidents de l'IME de Château-Gontier, de la maison d'arrêt de Laval…). Mais aussi les partenariats que la radio multiplie avec les organisateurs de concerts du département. Du Foin de la rue aux 3 Éléphants, difficile d'arpenter les travées d'un festival sans croiser les micros de L'Autre radio. « *On offre une meilleure visibilité à l'événement*, explique Lucie, *en échange de quoi on peut faire gagner des places à nos auditeurs, proposer des émissions en direct et des interviews d'artistes.* »

> « Offrir un accès libre et alternatif à l'information et à la culture a toujours été notre objectif. »

L'Autre radio aux 3 Éléphants, mai 2013.

D'Aimable à Zappa

Et comme nous parlons musique, nous rejoint Joël, le programmateur de la station. Nouvelle tournée de café et nous entrons dans le vif du sujet. La grande richesse de L'Autre radio, ce sont ses 70 bénévoles. Pop, rock, metal, techno, jazz, hip hop… en une quarantaine d'émissions, ces derniers couvrent un large spectre musical. La grille compte même une émission de musette et une histoire de Franck Zappa en 50 épisodes, c'est dire !

Le reste de la programmation est de la responsabilité de Joël. Bénévole de la première heure, devenu aujourd'hui l'un des 4 salariés de l'asso, il est parvenu à un équilibre subtil, qui inclut jusqu'à la musique classique, dans un esprit proche de celui d'une radio comme FIP, et ce sans jamais matraquer aucun titre. Ni d'ailleurs accorder de traitement de faveur aux groupes locaux. « *Je fonctionne avec eux comme avec les autres, au coup de cœur* », assure-t-il.

Pas question non plus de faire l'impasse sur l'info. RFI, dont L'Autre radio est partenaire, se charge du national et de l'international. Quant à l'info locale, qu'elle soit politique, environnementale, sportive ou sociale, elle est traitée dans la mesure où elle entre en résonance avec ce qui se passe dans l'hexagone ou dans le monde.

Un peu après midi, je quitte l'équipe en espérant avec eux que l'ensemble du département profite très vite du bel esprit qui l'anime. L'asso escompte bientôt se voir attribuer deux nouvelles fréquences, à Laval et à Mayenne. Même sans papier ni ruban dorés, cela serait un cadeau d'anniversaire hautement apprécié ! ∗

ils arrivent

ADONE IPY Je n'y suis pour rien

La chanson française, déjà joliment représentée dans le département par des artistes comme Babel ou Melocotón, voit l'arrivée d'un jeune auteur, compositeur et interprète prometteur, en la personne d'Adone Ipy alias Florian Bézier. Avouonsle, dans ce genre parfois considéré comme désuet ou chargé de références, l'écriture en français, cette chose à priori si naturelle, peut s'avérer périlleuse. Adone Ipy a lui choisi de puiser dans son quotidien, son entourage et ses émotions pour livrer des textes limpides et non dénués d'humour. Son phrasé, chanté parlé, fait magnifiquement résonner les mots tout au long de ses compositions, alternant les comptines faussement naïves (« Dans mes pensées », « Sophie ») et les chroniques douces-amères (« J'appréhende », « L'épopée des potes »). Difficile, à l'écoute, de ne pas citer l'influence de miCkey[3d]. Au regard des talents d'auteur-compositeur de Mickaël Furnon, la référence sera plutôt flatteuse. Certains titres font même déjà l'effet de petits tubes en puissance, comme « Répéter chez moi » et ses sonorités addictives.
Le tout est habillé d'arrangements discrets mais efficaces, servis par l'incontournable Romuald Gablin. Le jeune chanteur sait d'ailleurs s'entourer puisque c'est désormais avec Jeff, guitariste de La Casa, qu'il officiera en live. Mais sur scène comme sur ce disque habilement produit, c'est d'abord le talent d'écriture et d'interprétation d'Adone Ipy qui nous happe. N'en déplaise au titre – bien trop modeste – de ce premier essai joliment transformé.

Vincent

BAJKA Zaïedno

Avec ce quatrième venu dans sa discographie, Bajka fait peau neuve. Toujours « zaïedno » (ensemble en serbe) après 15 années de bons et joyeux services, le groupe a pris en 2013 une année de pause activement vagabonde. Le temps pour la clarinettiste Céline Drancey-Katsarova – venue entre autres de la troupe cousine Bashavav – de rejoindre les quatre initiaux *camarazii* après le départ du saxophoniste Fabrice François, voguant désormais vers d'autres aventures.
Du mouvement et de l'échange est donc née cette nouvelle fable des Balkans, qui brûle une heure durant entre langueur frénétique et extase adoucie, mélancolie capiteuse et enivrement lascif. Bercé de l'âme tzigane, parfois teinté d'aires juifs klezmer, le fin fatras instrumental – clarinette, trompette, accordéon, soubassophone, percussions et chants – éveille l'émotion d'intenses fêtes de la vie, quand le temps ne s'égrène plus, que les chants insufflent au vent l'irrationnel chaos d'espoirs, de joies et de chagrins. S'il est risqué d'empoigner Kusturica dès lors que l'on médite Europe de l'Est, ledit bonhomme s'avère décrire le même tumulte d'humeurs, de sentiments lunatiques entrelacés qui imprègnent la beauté de ce *Zaïedno*. Un pari réussi, tant ce nouveau disque gagne – encore – en finesse, justesse et émotion, alternant hymnes traditionnels revisités et très belles compositions : la poignante « Muro rom », l'irrésistible et débridée « Serbia », ou l'ultime et réconciliante « Muro ilo ». Amère accalmie marquant la fin – momentanée – d'un voyage qu'on espère voir Bajka continuer longtemps, ensemble !

Nicolas B.

INCOGNITA TRIO

Après une première démo prometteuse compilant relectures jazz de standards rock (de Led Zep aux Beatles), Incognita Trio a désormais son ep. Et un « Montgomery blues » pour la mise en route. C'est parti. Six minutes de lignes de basse hypnotique, batterie déliée et guitare mélodique. Le ton est donné, et le son est fichtrement bon. Si le groupe se dit jazzy, voire jazzifiant option pop-rock, nul doute que cette première piste exprime sa pluralité, entre jazz actuel, heavy rock et gros blues bien léché, impeccablement contrôlé.
À prendre « Celle qui vient » – titre de la piste 2 –, on s'oublie. On plonge dans un jazz stratifié, musique évolutive, menée par une gratte qui se plaît à répéter, suivie par une batterie toujours impeccable et une basse légèrement groovy. On en redemande, alors complètement dans l'ambiance. Musique d'ambiance. Voilà le terme qui convient à « Celle qui vient ». Et de se prendre à imaginer Incognita Trio dans le volume n + 1 d'Hôtel Costes. Note longue. Clap. À peine monté, on redescend. « Little sco » calme le jeu : blues épuré, si calé, si bien joué, qu'on espérerait une fausse note pour entrevoir une once de rage, de frénésie…
Envie de fumer ? C'est le moment, avec « Kamel ». On repart. Et loin. Sonorités arabes. Douceur. Et ils s'énervent. Le trio castrogontérien s'emballe : guitare puissante et sale, basse entêtante… On nage en plein post rock maintenant. Vous savez, ce fourre-tout en forme de genre musical. Incognita a dû tomber dedans. On espère qu'ils y retourneront. Et on en redemande… en live !

T. G. S.

Démo à Momo

DISCORDE La messe est dite

Tout jeune groupe lavallois, Discorde livre un premier ep qui clairement se place sur le terrain du post-hardcore à tendance dépressive et torturée. Le tempo est lent, les guitares alternent les arpèges glauques et tristes avec les passages bourinés, introduisant un climat malsain, renforcé par le contre-chant de la basse et les rythmes alambiqués de batterie. L'ambiance rappellera à certains celle de 29/09 (projet nantais éphémère mais marquant !). Le chant est hurlé en français, les textes sont travaillés, émaillés de citations latines et de références religieuses, cinématographiques et littéraires.
Même s'il y a encore du travail, rapport notamment à la qualité d'enregistrement (réalisé en une nuit par leurs soins, quand même), le résultat est concluant. En cinq titres, « La messe est dite », le quartet parvient sans mal à nous inoculer son malaise. Spleen garanti.

Romain

NEXOW Perception ep

Près de 3500 abonnés sur SoundCloud, déjà plus d'une trentaine de compositions, une flopée de remixes et de collaborations, de nombreux morceaux sur des compilations… Âgé de 19 ans, nExow fait figure de petit prodige. Né avec Internet et rompu au maniement des réseaux sociaux, ce producteur autodidacte utilise à merveille Facebook, YouTube et SoundCloud pour diffuser sa musique.
Tombé dans la drum'n'bass et le dubstep à 13 ans, le jeune Lavallois ralentit aujourd'hui le tempo, dérivant vers les rivages plus apaisés du chillstep et de la deep house. Lumineuses et planantes, ses compositions livrent des mélodies empreintes d'onirisme, qui invitent à la rêverie et l'évasion. Parmi bien d'autres, « Perception », titre extrait de son dernier ep, est une vraie perle, cinématographique à souhait. Un brin de douceur dans ce monde de brute, à écouter en toute quiétude.

Manue Rota

Démo à Momo

PIECE OF MAP Wrong way/Nice trip

Derniers nés de cette petite scène hardcore/screamo lavalloise qui ferraille à qui mieux mieux dans les caves de l'Antr'2, le jeune duo Piece of Map sort pour la rentrée son premier ep. Quatre titres brefs qui attaquent directement, sans intro ni précaution. Ultra courts, les deuxième et troisième titres sont vraiment parfaitement véners, construits comme des enchaînements de plans sans transition, ou carrément sans lien entre eux. Le dernier morceau (« The endless chase of Frank Abagnale »), incluant un sample du film « Attrape-moi si tu peux », est plus posé (enfin, tout est relatif) et agencé de façon plus fluide.
En résumé, une surprenante synthèse d'influences où l'on croit déceler The Forks (riffs qui partent en live), We are in the country et As we draw. C'est cool de voir comme les « vieux » groupes issus de la scène locale influencent les plus jeunes !

Romain

WITH ANOTHER SKIN

En voyant les quatre lascars de With another skin envoyer le bouzin à la dernière fête de la musique, j'ai été pris d'une envie soudaine de rejoindre les lycéens déguisés en brûleurs d'églises norvégiens pour headbanger sauvagement. Non contents de distribuer des baffes dans leurs prestations live, les ex-Homestell (dont deux anciens membres officient aussi au sein de Fat dead shit : quand on haine on ne compte pas...) nous livrent une démo quatre titres homemade qui appuie là où ça fait mal. Tout ce qu'on aimait chez le défunt quatuor lavallois est présent, lourdeur et percussion, blast metal et groove hardcore. L'expérience et la maîtrise se font rapidement sentir, cette démo a plus l'allure d'une récidive que d'un premier crime.
Deux voix, l'une gutturale et l'autre plus aigüe se complètent très bien sur les trois titres « chantés », un interlude instrumental asséné à coup d'octaver en remet une couche, lourdingue à souhait. On aime ! S'écoute très bien en tank ou en bombardier.

JC

ils arrivent

LES K-PHONIQUES

Composé d'une palette de 15 musiciens à l'instrumentarium hétéroclite (accordéon, basson, guitare électrique, flûte, violon, sax…), cet ensemble, issu d'un atelier du conservatoire de Château-Gontier, s'amuse ouvertement à jongler d'un style à l'autre. Tout y passe : afro-beat, funk, rock, reggae et autres rythmes syncopés. Quoique « non-alignés », ces musiciens bâtissent un univers sonore bien à eux, le langage du jazz ainsi que leur inclinaison affichée pour l'improvisation servant de liant à ce brassage tout azimut. Emmenés par Jérôme Doittée, prof de musique et tromboniste, les K-Phoniques composent tous les morceaux de leur répertoire. Ici pas de standards ou de reprises. En découlent une liberté et un plaisir de jouer ensemble que véhicule à merveille leur musique à la bonne humeur hautement communicative. Carrés et bien huilés, les sept titres de ce ep sont parfaitement en place, tout en évitant l'écueil d'une interprétation trop scolaire ou appliquée.
Si comme leur nom l'indique, les K-Phoniques ne se prennent pas au sérieux, leur premier disque, enregistré en deux jours en conditions live, sonne « pro ». Une section cuivres bien rodée, un chant libre et inspiré (« BMbm ») et de jolis solos (mention spéciale pour le piano), ce « quinzetet » bosse dure et ça s'entend !
Les K-Phoniques ne se produisent pas qu'en studio. Bien au contraire, cette joyeuse bande ne demande qu'à faire partager sa musique en live. Alors si vous avez besoin d'un groupe pour animer vos bar-mitsvah, communions privées, mariages gais et autres évènements à caractère festivo-festif, ne cherchez plus !

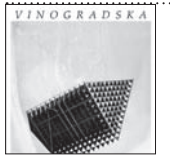
Nicolas Moreau

LES ESPOIRS DE CORONTHIE Fougou Fougou

En 2009, le magazine *Vibrations* avait consacré quatre pages aux Espoirs de Coronthie. Déjà, leur talent avait séduit en haut lieu ! J'y repensais tandis que je me cassais la tête à monter un meuble à la notice incompréhensible.
J'écoutais *Fougou Fougou*, le nouveau disque du groupe guinéen, devenu mayennais. Signé sur un label français, Chapter Two Records, ce quatrième album sort le 30 septembre avec concert au Chabada à Angers, puis au New Morning à Paris. Peu de groupes du 53 peuvent se prévaloir de telles dates prestigieuses. C'est que les Espoirs de Coronthie ont eu une vie avant la Mayenne. Ce sont des stars en Guinée… et au-delà !
Dans cet album, le collectif poursuit sa veine, s'appuyant sur les instruments mandingues : balafon, kora, gongoma (piano à pouce), toujours soutenus d'affolantes polyrythmies. Les voix de Sanso, Mengue et Macheté donnent une âme à cette joyeuse famille. Individuellement, chacun marque son style. Et à l'unisson, leur chant appelle à entonner les refrains tubesques (ça vient très vite, un tournevis à la main). La guitare d'Antoine Amigues apporte des touches « exotiques » : « Mara Fanyi Kholokho » se teinte de rumba catalane, « Aventure » laisse entrevoir une ritournelle à la Manu Chao.
Derrière ce cadre enjoué, Les Espoirs dénoncent « *de faux discours pour nous endormir. Fatigué par la politique. Rien n'a changé* ». Eux ont réussi à changer mon humeur. L'entrain et la sagesse africaine ont eu raison de la froideur d'un mode d'emploi nordique hermétique. Mon meuble était monté.

Rémi Hagel

WE ARE IN THE COUNTRY Vinogradska



Si les Birds in row sont indéniablement les parrains de la jeune scène screamo mayennaise (Piece of map, Discorde, etc.), les trois We are in the country en sont clairement les grands frères, menant activement les troupes, tant via leur production musicale que par les fréquents concerts qu'ils organisent. Valeur montante d'une école locale désormais identifiée comme excellant dans tout ce qui envoie du lourd « décibellement » parlant, le trio offre enfin un ep dont la qualité audio ne trahit pas la qualité musicale. *Vinogradska*, enregistré et mixé par l'incontournable Amaury Sauvé, arrive à point.
Musicalement, le groupe s'inscrit dans la continuité de ses précédents opus, produisant un screamo brut, intense et ultra rapide (à peine sept minutes au compteur pour les cinq morceaux de l'ep !). On y hurle à s'en brûler les cordes vocales des paroles souvent noires, mais aussi parfois pleines d'espoir (« Le reste est silence »). Et le larsen est un bon ami qui couronne d'épines ces morceaux menés tambour battant, dans une irrépressible quête de vitesse.
Inutile de chercher à vous procurer cet opus en cd, car WAITC a décidé de ne le sortir que sur cassette (oui, la cassette est de retour !). Avant, peut-être, de le graver un jour sur un split vinyle partagé avec The Forks. En attendant vous pouvez l'écouter en boucle sur votre vieux gettoblaster, car difficile de capter en un seul passage toute la force de cette musique sauvage, qui peu à peu se laisse apprivoiser.

Adrien

Y'a pas que la musique !

Comme l'explore le dossier de ce numéro, le croisement des disciplines (musique, vidéo, théâtre, danse…), en constant développement ces dernières années, est souvent très fécond. C'est l'occasion pour des artistes d'horizons différents de décloisonner leurs pratiques, d'ouvrir de nouveaux possibles, et tout simplement de se rencontrer autour de projets communs.

Celui de Jérôme Sevrette, jeune photographe rennais et grand amateur de musique, est singulier dans toutes ses formes. Bel objet au format vinyle, *Terres Neuves* se présente comme un triptyque, composé de photographies, d'un livret de textes et de deux cds 16 titres rassemblant des musiciens plutôt rock, voire noise (d'Olivier Mellano à Tue-Loup…). Au départ, une collection de 25 clichés polaroïds accumulés durant plusieurs années, que le photographe a voulu réunir pour former une série cohérente par son traitement visuel. Ces photos constituent une source d'inspiration unique pour 36 artistes qui en livrent une réinterprétation musicale ou littéraire. L'ensemble peut s'avérer déroutant lorsqu'on y pénètre pour la première fois, trop habitué aux formats conventionnels. *Terres Neuves* doit se vivre comme une expérience. Il faut se laisser habiter par les contrastes et les nuances sombres si particulières des images polaroïds, projeter ses impressions personnelles sur ces ruines, ces maisons de bord de mer et ces terrains vagues pour mieux en admirer la beauté brute. Ces sensations sont magnifiées par les ambiances vaporeuses qui se dégagent de titres comme « How could be there something else » de Lambwool ou « Compare the lights » de Mechanism for the people.

Poèmes ou nouvelle, les textes changent la focale, leur dimension poétique alimentant encore un peu plus l'imaginaire. L'ensemble s'amalgame, s'entrechoque ou éclate mais devient surtout ce que le spectateur/auditeur/lecteur en fait, une assimilation toute subjective conduisant vers des terres inconnues.

Vincent

BAG OF BONES

LE MEILLEUR GROUPE LOCAL DU MONDE

Répéter entre nous, c'est bien sympa, mais c'est pas comme ça qu'on va entrer dans l'Histoire. C'est Florian qui nous a fait remarquer que maintenant qu'on a un groupe, il y a un truc qu'on peut pas louper, c'est la fête de la musique. Après tout, le 21 juin, n'importe quel nul qui s'est acheté un djembé peut faire chier ses voisins jusqu'à pas d'heure, alors je vois pas pourquoi on se gênerait.

Moi j'ai pensé quand même : c'est pas mal comme idée, ça nous fera une raison supplémentaire d'angoisser, en plus du bac…

Surtout qu'on s'y est pris au dernier moment, évidemment. On savait même pas qu'il fallait d'abord aller se renseigner à la mairie pour obtenir un emplacement. On pensait qu'il suffirait de demander poliment aux patrons de bars, et qu'avec nos sourires de beaux gosses, ça allait passer sans problème… Ouais. Sauf que début juin, les patrons de bars avaient déjà une liste de groupes longue comme le bras ! Et des groupes pas beaucoup plus mauvais que nous, en plus. Honnêtement, certains avaient même l'air presque aussi bons.

On a quand même fini par obtenir l'autorisation de jouer à la terrasse d'un troquet du centre-ville lavallois, à égale distance des enceintes d'une discomobile tonitruante et d'une chanteuse s'époumonant sur tout ce que la chanson française a pu commettre de plus criminel. De Michel Sardou à Michel Fugain, en passant par Michel Cabrel et Michel Nougaro… Au moins, perdus au milieu de tout ce bruit, on était tranquilles : nos fausses notes passeraient inaperçues !

Installation du matériel et test de la sono en fin d'après-midi, sandwichs avalés viteuf à côté de notre emplacement, de peur qu'un type vienne chourrer la gratte d'Adrien (ou pire : la désaccorder !), et à 20 heures, on était au taquet, chauds comme des mamelons, prêts à envoyer du super lourd.

Sauf Florian, qui n'a rien trouvé de mieux que de se faire une extinction de voix la veille. Une extinction de voix en plein été. Ce mec est un miracle ambulant.

Du coup, il nous a regardés jouer depuis le banc de touche, et Noémie a assuré au micro comme une pro. C'est pas pour nous jeter des fleurs, mais on a été grandioses. Adrien n'a même pas cassé de cordes, et moi je vous ai enchaîné de purs roulements de caisse claire que même Lars Ulrich il aurait halluciné.

Bon. C'est vrai que la fête de la musique, c'est l'occasion de jouer devant plein de monde… mais la plupart des gens ne font que passer. C'est un peu comme si on remplissait le Grand Stade, mais qu'il se vidait avant qu'on ait pu jouer. Heureusement que les copains étaient là. Et aussi quelques curieux qui n'avaient visiblement rien de mieux à faire que nous écouter. Ils ont peut-être aimé, si ça se trouve…

Raphaël Juldé

Top 50-trois

Mais qu'est-ce qui use les mange-disques et radios k7 des programmateurs du 5.3 ? La question vous taraude ? Réponse avec le top 53 !

L'Autre radio (Joël Flambard)

USA JAMAÏCA - The roots of ska (1942-1962)

Richement documenté, ce coffret remonte aux origines de la musique jamaïcaine. Une archive essentielle, éditée par le label Frémeaux & associés, qui vise à préserver et exploiter les trésors du patrimoine enregistré. Allez sur fremeaux.com, c'est une jolie promenade.

Les Ateliers jazz (Jeff Landeau)

LUIGI GRASSO QUARTET - Ça marche

Ce disque est l'occasion de découvrir Luigi Grasso : jeune musicien italien, l'une des nouvelles étoiles du jazz. Chacun des concerts de ce saxophoniste d'exception confirme son talent. Une divine surprise. Incontournable pour les amoureux du phrasé bebop !

Au foin de la rue (Maxime Leduc)

NINE INCH NAILS - Hesitation Marks

Derrière l'apparat plus lumineux, electro pop et propret de ce 1er album en 5 ans, Trent Reznor, l'artiste perturbé et surdoué, reste finalement ce qu'il est bel et bien depuis le début : un musicien rongé par la noirceur, et heurté par la lumière, qu'il semble apprivoiser mieux que jamais.

Les 3 Éléphants (Jeff Foulon)

GIRLS IN HAWAII - Everest

Ceux qui étaient là se souviennent encore du concert des Belges aux 3 Éléphants 2008, remontés à bloc après 1200 km, un accident de la route… 2 ans plus tard le groupe perd un de ses membres de façon tragique. Il leur faudra 3 ans pour se décider à continuer l'aventure : avec ce disque magnifique de rock abîmé, ils tutoient les sommets.

Petites annonces

* Groupe metal/punk composé d'un guitariste, un bassiste et un batteur cherche chanteur/euse. Yoann : 06 62 48 39 17 pouteau.yoann@free.fr

* Guitariste expérimenté cherche groupe rock. Richard : quelen.richard@neuf.fr

* Vend tête ampli basse Hartke HA 3500 et baffle Hartke 410TP. Tarif : 400€. Franck : f.gardie.rondeau@gmail.com

Pour déposer une annonce : www.tranzistor.org

abonnez-vous !

Et recevez un disque en cadeau*

Pour 7 euros, recevez Tranzistor chez vous pendant un an (3 numéros). Coupon à envoyer à Tranzistor - Mayenne Culture - 25 rue de la maillarderie - BP 1429 - 53014 Laval cedex. N'oubliez pas de joindre votre règlement par chèque à l'ordre de Mayenne Culture.

Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville :

Téléphone : E-mail :

Bajka
Zaïedno (cd)

Les Espoirs de Coronthie
Fougou Fougou (cd)

*Dans la limite des stocks disponibles

Les Espoirs de Coronthie Jeunesses 2 Karactère The red dolman We are in the country The Sunboy Prisma Mazarin French Cowboy Get up Incognita trio Archimède Piece of map L' Œil mécanique Adone Ipy Jack & Lumber Bajka nExow L'Autre radio Alexandre Gosse Pays de Loiron With another skin Golden Virus Naevia Discorde Les K-phoniques

À retrouver sur **tranzistor.org** : des articles inédits, des **news** régulièrement mises à jour, des **vidéos**, un **agenda** concerts, des **petites annonces** et un **annuaire** des musiques actuelles en Mayenne.

RÉDACTION
02 43 59 96 54
contact@tranzistor.org